

Mais ces articles sont loin d'égaliser dans le commerce l'importance des denrées coloniales. Le café martinique est à Tunis d'un usage plus général que celui d'Arabie, parce qu'il existe dans le pays une loi qui ne permet qu'aux Turcs d'y vendre le café moka. La consommation annuelle du café d'Amérique à Tunis est d'environ quinze cent quintaux, poids de marc. L'importation a été même plus considérable à l'époque où les Grecs et les Levantins venaient à Tunis apporter des soies et autres articles, et prenaient en échange des parties considérables de café des îles.

Le sucre forme un autre objet d'un grand commerce. On estime que la consommation qui s'en fait dans le royaume est de deux mille quintaux de marc par an. Dans les temps de prospérité, elle est trois fois plus considérable.

La consommation du sucre n'est pas, comme on voit, proportionnée à celle du café. La raison en est qu'en Barbarie l'usage du café sans sucre est commun à toutes les classes et fort peu coûteux; les riches seuls le prennent sucré. On en boit toute la journée; il n'est ni Turc ni Maure qui n'en prenne aussi souvent que l'occasion se présente.

Le débit des épices ne forme point un objet considérable. On évalue que la consommation qui s'en fait à Tunis ne va pas annuellement au-delà de cinq cents quintaux de poivre ou pi-

ment, cent de clous de girofle, trente de canelle et dix de noix muscades.

L'alun a plus d'importance; on y en consomme une grande quantité, c'est un article assez considérable. Les manufactures en consomment annuellement environ mille quintaux. Le vitriol n'a qu'un faible débit; sa consommation se réduit à peu de chose. La couperose ou vitriol vert est plus recherchée.

L'étain ne forme pas non plus une importation considérable: on estime que la vente annuelle n'excède pas aujourd'hui deux cents quintaux en barre, et deux cents paires de caisses d'étain en feuille; le peu de consommation de l'étain tient à ce que les Maures préfèrent pour la cuisine la vaisselle de terre à celle d'étain. Quant au plomb, la consommation est portée à cinq cents quintaux par année. Il est presque tout importé d'Angleterre. Le fer vient de Suède, et cette importation va jusqu'à quinze cents quintaux annuellement.

La quantité de soie écrue qui s'importe à Tunis en temps de paix est d'environ deux mille balles, chacune d'un quintal pesant. La plus grande partie des soies que reçoit Tunis vient de la Grèce et des îles de l'Archipel. Les soies travaillées de diverses espèces s'envoient de France et d'Italie, jusqu'à la concurrence de deux cents caisses. De fortes parties de ces soies sont enlevées par les caravanes de Constantine.

On consomme aussi à Tunis beaucoup de petits mouchoirs de soie de diverses couleurs vives et mélangées, qui viennent principalement de Marseille et de Barcelonne.

La laine d'Espagne est encore aujourd'hui un objet du plus grand intérêt pour le commerce d'importation. La consommation qui s'en fait va presque à trois mille balles, chacune de deux quintaux. Elle est principalement employée à la fabrique des *bonnets de Tunis*.

Le vin qu'on boit dans cet état vient principalement de France. Il s'en consomme mille pipes par an, quantité qui peut paraître considérable pour un pays mahométan et où il y a si peu de chrétiens; mais la plupart des Maures ne se font nul scrupule de boire du vin, quoique la loi le leur défende. Le bey accorde facilement une permission de faire entrer des vins, en prenant la simple précaution de dire que c'est du vinaigre. Cette permission est payée assez cher.

Le rhum et l'eau-de-vie que l'on consomme à Tunis sont peu de chose, et ne forment pas un objet de commerce digne d'attention.

La poterie, la faïence, la coutellerie sont des articles d'un assez grand débit. La cochenille l'est bien davantage; les fabriques de Tunis consomment beaucoup de drogues pour la teinture. On apporte à Tunis annuellement soixante-dix quintaux environ de cochenille; cinquante

passent dans l'intérieur des terres par le moyen de la caravane de *Gamsia*. Les Maroquins en enlèvent aussi de fortes parties.

La gomme-laque n'est pas moins utile pour un grand nombre de fabriques. La consommation de cette drogue s'élève à près de cinq cents quintaux par an.

Enfin le vermillon, l'indigo, le bois de teinture sont encore des marchandises recherchées. On pourrait cultiver l'indigo dans l'état de Tunis, de manière à ce qu'il remplaçât celui qu'on tire du dehors; mais la culture n'y est pas soignée, et l'on fait peu de cas de l'indigo du pays.

Ce tableau d'un pays aussi heureusement partagé pour toutes les productions qui peuvent fournir à un grand commerce est loin de répondre à ce qu'on devrait attendre des avantages qu'il tient de la nature. Le gouvernement y étouffe l'industrie, et fait, d'un peuple que de sages lois pourraient rendre riche et civilisé, un ennemi des nations commerçantes.

Nous avons vu cependant depuis peu un envoyé de Tunis venir en France pour y prendre connaissance des arts qui peuvent être transplantés chez lui. Mais rien n'annonce que ce soit un projet adopté par le gouvernement. On n'a pas vu même sans étonnement le ministère français accueillir cet étranger, et recevoir les présens que son maître envoyait au roi, sans

avoir au préalable exigé que tout chrétien esclave à Tunis fût sur-le-champ mis en liberté (1). Que penser d'une conduite qui accueille l'envoyé d'un prince dont les bagnes sont garnis d'esclaves de notre religion, et peut-être même de nos parens et de nos compatriotes? On ne sait si c'est à la pusillanimité, à l'indifférence ou à l'oubli qu'on doit attribuer une pareille conduite; mais on peut assurer qu'il y a au moins un manque de dignité, de justice peut-être, envers les malheureux qui gémissent dans

(1) Voici comme le Moniteur du 7 mai 1825 rend compte de la réception qui lui a été faite chez le ministre.

« La réception de Sidi-Mamouth, envoyé du bey de Tunis, a eu lieu aujourd'hui aux affaires étrangères. M. le baron de Damas s'était placé dans le salon des ambassadeurs, ayant auprès de lui trente personnes qu'il avait invitées; des pairs de France, des députés, des officiers généraux et supérieurs, de terre et de mer, tous en grand uniforme. Au moment où M. l'envoyé a été annoncé, tout le monde s'est levé. Le ministre seul est resté assis et la tête couverte. Son Excellence a salué l'envoyé de la main et l'a invité à s'asseoir. Sidi-Mamouth a remis ensuite au ministre une lettre du bey, en lui adressant un discours en arabe dont un interprète a donné l'explication.

» Bientôt après, l'étiquette diplomatique a fait place à un ton moins cérémonieux, et sur la demande qui a été faite à cet étranger s'il se trouvait bien en France, il a répondu : A mon débarquement à Toulon, j'ai été surpris; à Lyon, j'ai été émerveillé; mais en voyant Paris, j'ai oublié tout ce que j'avais vu. Après une demi-

les fers, et qu'on aurait pu sauver par cet à-propos. Mais nous avons déjà vu qu'un privilège particulier aux barbares de la côte d'Afrique a toujours été de se faire craindre et rechercher par les plus grandes puissances. Ce sujet au reste a déjà été traité, et nous ne le rappelons ici que par l'événement singulier de la réception amicale d'un envoyé dont le maître réduisait peut être en esclavage des Français pris par ses corsaires au moment où l'on donnait des fêtes à son représentant.

heure d'entretien, M. le baron de Damas a conduit M. l'envoyé dans le grand salon de réception, où étaient réunies vingt dames, qui se sont levées aussitôt. Sidi-Mamouth a salué avec dignité. Au dîner, il a paru trouver tous les mets de son goût, et a eu soin de dire que son médecin lui avait prescrit de boire du vin pour sa santé; il a donné la préférence au vin de Champagne. L'ordonnance du repas, l'uniforme brillant des convives a paru l'occuper beaucoup.

» Sidi-Mamouth est âgé de trente ans; il est très-gras, sa tête est fort belle, son teint est celui d'un Français fort brun. Il parle assez bien l'italien; son costume est simple, mais élégant; il porte un doliman blanc, brodé en soie bleue de ciel, attaché avec des agrafes d'or; son turban est fait de deux cachemires rouges; un schall blanc d'un tissu très-fin est jeté négligemment sur son épaule. A dix heures du soir Sidi-Mamouth s'est retiré en saluant les dames, et en adressant un compliment à M. le baron de Damas. M. le secrétaire particulier de Son Excellence, et dix autres personnes ont accompagné M. l'envoyé jusqu'à la porte des premiers appartemens.

L'envoyé tunisien n'en fut pas moins reçu avec un cérémonial public. Après avoir été admis chez le ministre des affaires étrangères, il eut une audience du roi quelques jours après, et ensuite il fut présenté à Son Altesse Royale.

Son maître l'avait chargé d'une lettre de créance, et des présents envoyés de sa part pour le roi avaient été débarqués à Marseille, d'où ils furent envoyés à Paris.

Cette démarche du pacha de Tunis n'a pas empêché qu'il n'ait donné des sujets de mécontentement à la France, puisque, comme nous l'avons vu, il a fallu qu'on le menaçât il n'y a pas long-temps, si ses sujets continuaient d'exercer des vexations envers les peuples d'Italie, et surtout leurs pirateries. Au reste ce n'est pas de notre temps seulement qu'on a vu ces barbares envoyer des ambassades et faire des promesses qu'ils n'ont point tenues; pareille chose est arrivée sous Louis XIV, ce monarque si puissant et si fier : heureuse aujourd'hui la France si quelque arrangement avec ces gens-là pouvait ouvrir de nouveaux débouchés au commerce français dans la Méditerranée.

LIVRE V.

ALGER.

La république d'Alger est bornée au levant par le royaume de Tunis, au couchant par l'empire de Maroc, au midi par le Sahara, au nord par la Méditerranée. Cette étendue peut être sur les côtes de quatre cent soixante milles. Il n'y a que ceux qui lui accordent l'empire si incertain et si disputé du désert qui puissent lui donner au-delà de quarante à soixante milles de largeur. C'est très-vraisemblablement tout ce qui formait autrefois la Numidie.

Derrière cette région, et au pied méridional de l'Atlas, erraient les Gétules, qu'on croyait originaires de l'Arabie. Ils étaient partagés en tribus indépendantes les unes des autres, mais unies par les mêmes habitudes, le même idiome, les mêmes intérêts. Annibal conduisit un assez grand nombre de ces sauvages en Italie, où ils périrent presque tous. L'histoire ne dit pas s'ils furent subjugués par Massinissa, qui étendit si loin ses conquêtes en Afrique. Salluste nous apprend seulement que Jugurtha, petit-fils de